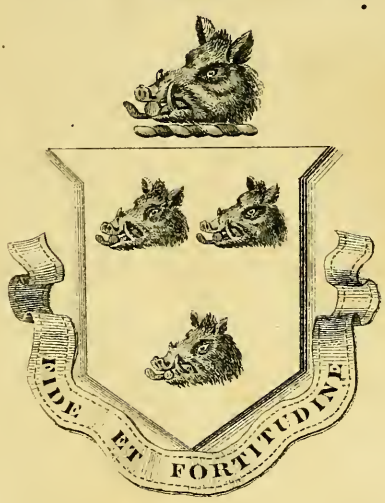
Accessions
159.812

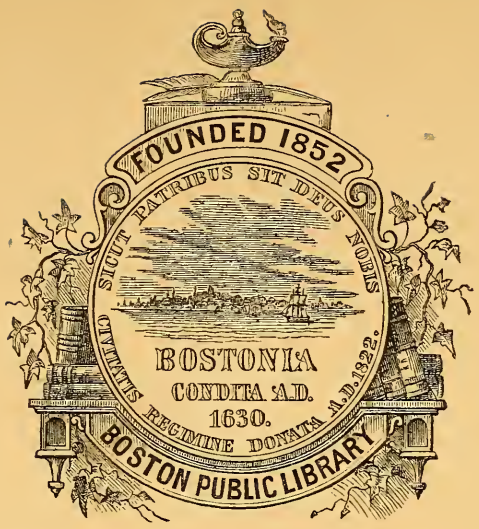
Shelf No.
XG3656.9

Barton Library.



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.



30 a

PAMPHLETS.

French Revolution

1791

Barton Library

XG.3656.19

159.412
May. 1873

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

http://www.archive.org/details/undputofasse00ptft

Accession No. .....

Added ..... 187 .....

Catalogued by .....

Revised by .....

Memoranda.

982

UN DÉPUTÉ
A SES COLLÈGUES.

Il est tems enfin que l'assemblée nationale prenne l'aplomb qui lui convient ; il est tems qu'elle substitue la majesté d'un grand peuple, à l'éternel parlage de quelques héros de club ; il est tems que l'ignorance criarde et présompteuse, cède la place au vrai talent ; il est tems que l'assemblée se pénètre bien de sa propre dignité, si elle veut mériter les hommages et le respect général.

Déjà les ennemis de la chose publique s'arment de notre propre foiblesse ; c'est par nous-mêmes qu'ils prétendent combattre la constitution ; c'est en faisant naître le trouble et la méfiance au milieu de nous, qu'ils espèrent parvenir à leurs fins ; jusqu'à présent ils n'y ont que trop bien réussi. Des motions impolitiques, anti-constitutionnelles, oiseuses et souvent dangereuses pour la tranquillité générale, ont été présentées parmi nous comme l'ouvrage du patriotisme. L'amour d'une célébrité momentanée a jeté en avant ces esprits ardents qui, plus accoutumés à agir qu'à réfléchir, préfèrent au calme d'une mûre délibération, aux applaudissemens des vrais sages, des philosophes, l'expression turbulente de l'approbation d'une classe d'hommes dont les suffrages sont aisés à acquérir. Ils ne voyent la gloire et la patrie que dans les tribunes, et pourvu que

leurs noms soient imprimés tous les soirs dans les journaux, il leur importe peu de compromettre l'assemblée. Ils pensent sans doute avoir le privilège exclusif des connoissances et de la raison. Rien ne les embarrasse. Tranchant les difficultés sérieuses, ou en faisant naître de ridicules, leur bruyant langage, leurs cris immodéres, leur agitation perpétuelle, leur contenance même, tout semble dire à l'homme sage et modeste : tais toi ! tu n'es ici que pour faire nombre !

O toi qui as à jamais illustré cette tribune ! Mirabeau ! ami vrai de la liberté, que n'es-tu parmi nous ? L'ironie, cette arme que tu savois manier avec tant d'avantage, et avec laquelle tu sus abattre et terrasser les folles prétentions de l'orgueil et les noirs complots du fanatisme, reprendroit dans tes mains une forme nouvelle. Ce ne seroit plus des ennemis vaincus que tu aurois à combattre, tu dirigerois tes coups contre ceux qui, peut-être aussi dangereux par l'exaltation de leur prétendu zèle, ne se sont point encore apperçus que l'Europe nous contemple et nous juge ! tu leur dirois, avec l'énergie qui me manque : ce n'est point pour tromper l'espoir de la nation, que le peuple vous a nommés ses représentans ; ce n'est point pour avilir le nom français qu'il vous accorda cet honneur suprême, et vous l'avilissez sans doute, en plaçant des passions particulières là où doit régner l'impassibilité de la loi ; vous l'avilissez encore, lorsque, confondant tous les pouvoirs, et cherchant à les désunir tous,

vous allez semant indistinctement la calomnie et la haîne ; vous l'avilissez encore plus, lorsque vous osez opposer à l'énergie d'une grande nation, une poignée de factieux ou de rebelles, auxquels vous donnez cent fois plus d'importance par une pusillanimité vraie ou affectée, qu'ils n'en auroient jamais, si vous aviez la contenance fière de la force et du mépris. Ne faut-il que déclamer, auroit il dit encore ? Eh ! qui ne sait que c'est-là le seul esprit des sots ? qui ne sait qu'en arrangeant avec art quelques mots qui frapent plutôt l'oreille du peuple que son jugement, l'on parvient aisément à se faire applaudir ? Ah ! laissez, laissez ces moyens indignes d'un législateur, à l'histrion obligé de les rechercher ; ne lui enviez pas cet honneur, et gardez-vous de l'imiter. Pénétrez-vous du seul rôle qui puisse vous convenir. C'est par une sage tenue, par un sens-froid inaltérable, par un silence scrupuleux et par une fermeté inébranlable dans les occasions périlleuses, que vous pourrez recouvrer l'estime qu'il vous étoit si facile de mériter. Soyez ce que vous devez être. Entrez dans l'assemblée avec votre propre conscience. C'est en vous que vous devez trouver l'amour de la patrie et les moyens de la servir ; si vous êtes obligés d'aller les chercher ailleurs, ce n'est plus vous alors qui agissez, vous n'êtes plus que l'automate qu'un homme adroit fait mouvoir à son gré. Voyez déjà l'aristocratie relever sa tête altière, et sourire à vos débats ! elle a mis en vous ses plus chères espérances ; elle vous tient dans ses filets. Vous l'avez aidée par votre conduite, à

Distribué le 18. 8bre 1791 le
Matin 600

vous faire perdre cette considération, premier besoin d'un législateur, et sans laquelle la confiance ne sauroit s'établir.

Et vous, hommes vraiment dignes de l'estime publique, vous qui, pénétrés des saints devoirs que vous avez à remplir, portez dans le sanctuaire des loix, la décence et le calme qui conviennent à la raison, ne désespérez pas de la patrie? ne craignez point les épithètes de ministériels, ou d'amis de la liste civile, que l'on ne manque pas de vous prodiguer. L'on ne fait point impunément le bien; et ceux qui sentent dans le fonds de leurs cœurs l'énorme distance qui les sépare de vous, feront de vains efforts pour égarer sur vos intentions ce peuple qui, les voyant enfin tels qu'ils sont, saura rendre justice à la vertu. Tenez ferme encore quelque tems, et l'on dira de vous : ils ont sauvé la république; après avoir fait des loix, avec le sens-froid qui convient à des êtres pensans, ils ont les premiers donné l'exemple d'une respectueuse obéissance.

T. F. T. P.

Paris. Ce 18 octobre 1791.